



## Attila József et la France

Que le grand poète hongrois du XX<sup>e</sup> siècle qu'était Attila József ait eu des relations très étroites avec la culture française en général et la littérature française en particulier, cela n'étonnera personne. Ce fut également le cas pour deux autres poètes que l'on considère avec Attila József comme étant les plus grands de la poésie hongroise: on connaît l'admiration de Sándor Petőfi pour Béranger et d'Endre Ady pour ceux que les conservateurs de son époque appelaient les poètes français décadents: Baudelaire, et Verlaine. József fut traducteur de François Villon, d'Arthur Rimbaud, d'Emile Verhaeren et l'influence de Villon sur sa propre poésie est évidente; elle a été souvent démontrée. Quelques instants avant son suicide, il lisait à ses soeurs un poème de Victor Hugo qu'il devait traduire pour une anthologie. L'éditeur de cette anthologie, Imre Cserépfalvi, qui avait publié plusieurs de ses recueils, était un ami enthousiaste de la littérature française: c'est dans sa librairie, située au centre de la ville de Budapest que l'on pouvait acquérir les dernières livraisons des revues littéraires de France, dont la *N.R.F.*

Attila lui-même séjourna presque un an en France, de septembre 1926 en juillet 1927, d'abord à Paris, où il suivait des cours à la Sorbonne et publia, dans le premier numéro de *l'Esprit Nouveau* un de ses poèmes, et ensuite, pendant quatre semaines, à Cagnes-sur-Mer.

Son séjour en France ayant été minutieusement étudié et savamment commenté par notre collègue Miklós Szabolcsi, ancien professeur associé à la Sorbonne, je ne m'y étendrai pas davantage; et j'utiliserai le temps dont je dispose à parler de la réception de l'oeuvre d'Attila József en France et des problèmes que soulève cette réception.

La diffusion de ses poèmes en France et en traduction française a commencé de bonne heure grâce à un concours de circonstances dont ses premiers traducteurs auraient peut-être préféré se passer. En septembre 1941, en pleine guerre mondiale, deux hommes de lettres hongrois émigrés rencontrent à Cassis-sur-Mer, près de Marseille, un poète et professeur français, réfugié des Ardennes, Marcel Lallemand. Le premier, Andor Németh, ami intime d'Attila travaillait à la biographie du poète qui devait paraître trois plus tard, chez le même Cserépfalvi, le second, Ladislás Gara, auteur de nombreuses traductions du hongrois, devait occuper plus tard une place éminente dans les relations culturelles franco-hongroises, en réalisant, en particulier, *l'Anthologie de la poésie hongroise* publiée en 1962 aux Editions du Seuil. Au cours de leurs conversations matinales, au café André, à quelques pas du port, les trois hommes en viennent rapidement à parler de littérature hongroise et, quelques jours plus tard, Gara et Németh soumettent à Lallemand la traduction littérale de certains poèmes d'Attila József, ceux qu'ils

jugent les plus beaux et les plus représentatifs: *Coeur pur, Sans espoir, Rosée, Maman, Dans cette banlieue énorme.*

Marcel Lallemand était ce qu'on appelle communément un "fin lettré". Professeur, ami et collaborateur de Roger Martin du Gard, il devait, après la guerre, réaliser une édition pour la jeunesse des *Thibault*. Il était doué d'un sens extraordinaire de la prosodie poétique, du vers régulier rimé et rythmé, qui, chez József, comme chez la plupart des grands poètes hongrois, joue un rôle primordial dans l'expressivité et la musicalité. En traduisant à son intention les poèmes d'Attila, Németh et Gara lui expliquent non seulement les circonstances de leur genèse - domaine dans lequel Németh possédait une compétence inégalée et inégalable, étant donnée l'intimité de ses relations avec le poète - mais aussi tous les effets sonores, enchanteurs, l'envoûtement que produisent ces poèmes grâce à leur effet incantatoire qui tient surtout à la phonie et à la prosodie. Si Lallemand n'a pas toujours réussi à créer des effets équivalents dans ses traductions, quelques-unes de ses trouvailles forcent l'admiration : dans *Rosée*, l'arbuste, selon son expression, rêve et danse au rythme de l'original :

*Trapu et seul, et gonfle  
L'arbuste rêve et danse,  
Un blanc papier y ronfle,  
Bouffant, quelconque, et rance.*

*Le bleu du ciel grisonne,  
La chair du vert est drue.  
Vapeur des monts qui sonne  
Avec ma chanson nue.*

*Or bien, j'oeuvrai, fidèle,  
De bruits, prairie éprise :  
O ciel, au poids rebelle...  
Déjà la chambre est grise.*

*Mon âme est simple et lasse.  
Qui sait ? peut-être bonne.  
Je tremble et suis l'espace  
Où l'astre, étreint, frissonne.*

La bonne nouvelle ne tarde pas à parvenir en Hongrie : dans le numéro du 15 juin 1942 du journal *Esti Kurír*, un journaliste, de passage à Cassis, rend compte de l'activité de cet atelier de traduction. Il y est question de la colonie d'artistes établis dans ce pittoresque village de pêcheurs, de la beauté du paysage, de la méthode de travail de Gara, qui, dans son obstination, n'hésite pas à lire quarante ou cinquante fois le même poème en hongrois devant Lallemand, pour que le traducteur puisse vraiment se pénétrer de la musique des vers. Profitons de l'occasion qui nous est offerte pour rendre hommage à Cassis et à son rôle dans la

littérature hongroise, car en dehors de la beauté du lieu, propre à favoriser la création littéraire, les autorités elles-mêmes, la mairie et la gendarmerie veillaient non sans accepter de sérieux risques, à la sécurité des artistes émigrés.

Sous le titre collectif *Attila József vu par ses contemporains* un recueil de trois gros volumes a été publié en 1987 à Budapest; il contient pratiquement tous les articles, critiques et témoignages consacrés à notre grand poète entre 1922 et 1945. Un article non signé paru le 3 mars 1944 dans *Kis Újság* de Budapest apprend à ses lecteurs que la radiodiffusion française a consacré sept émissions à Attila József et à ses poèmes, brillamment traduits en français. Il s'agit vraisemblablement des traductions de Marcel Lallemand. Elles avaient été communiquées à Marianne Monestier, responsable des émissions littéraires par son amie hongroise, Elisabeth Görög, qui entretenait d'étroits contacts avec Németh, Gara et la colonie des artistes réfugiés à Cassis.

Ayant quitté Cassis en 1943 pour s'engager dans les Forces Françaises de l'Intérieur, Ladislas Gara n'a pas cessé pour autant de travailler à la diffusion en France de la poésie d'Attila József. Nommé correspondant de l'Agence télégraphique hongroise à Paris, il réunit, dès 1954, une pléiade de poètes français et commence à travailler à son grand projet d'anthologie de la poésie hongroise depuis les débuts jusqu'à nos jours. Le premier fruit de ce travail collectif est un Hommage à Attila József par les poètes français, publié par Pierre Seghers. C'est enfin une présentation digne de ce grand poète ; on y trouve une quarantaine de poèmes, dont quelques-uns en plusieurs versions, traduits par vingt-six poètes dont Paul Eluard (nous apprenons dans l'avant-propos que "conquis par l'étrange beauté des poésies d'Attila, il entreprit la traduction d'un important recueil des oeuvres de ce poète, avec l'aide d'Erika Bächer, lorsque la mort le surprit") et une préface de Tristan Tzara qui avait connu notre poète lors de son séjour à Paris, préface dont voici quelques passages:

*J'ai connu Attila avec son étoile au front, dans ce Paris où toutes les souffrances victorieuses, de Villon à Apollinaire, des Encyclopédistes à la Commune, s'inscrivent jusque dans les pavés des rues comme la vivante leçon de la force de l'amour alliée à la sensibilité de la révolte... Dans la longue suite des poètes assassinés, Attila prend place parmi les plus grands, ceux qui ont succombé dans la lutte inégale entre la poésie et la condition féroce d'un monde axé sur l'intérêt de quelques exploiters... Son altière mémoire se situe à la hauteur où Bartók, comme lui, a puisé à même le génie vital de sa nation, cette substance qui, à travers sa particularité, atteint à l'universel.*

Parmi les poètes-traducteurs de ce recueil, deux, Eugène Guillevic et Jean Rousselot, devaient prolonger cette entreprise, le premier en préfaçant le recueil le plus complet des poèmes d'Attila en français, publiés en 1961 en coédition par les Editeurs français réunis et les Editions Corvina à Budapest, le second en consacrant une longue étude à sa vie et à son oeuvre, suivie de vingt cinq poèmes dans sa propre traduction. (Les nouveaux cahiers de jeunesse, 1958) L'étude de Rousselot, particulièrement émouvante, témoigne d'une profonde empathie: "une

des raisons les plus profondes de ma sympathie, écrit-il est qu'il fut comme moi un "enfant sans père" (le sien s'en va, le mien tombe à Verdun) que j'ai grandi comme lui dans la vapeur des lessives mercenaires, qu'avec lui j'ai ramassé mon pain, puis ma culture, dans la poubelle des riches... Les pauvres auront peut-être un jour tous les trésors des cieux. En attendant, ils triment, piétinent, s'usent, et nul ne leur fait quartier. Mais ils ont un énorme privilège: celui d'affronter vraiment les vraies réalités de ce monde, nudité contre nudité, regard contre regard". Dans cette étude, Jean Rousselot fait de nombreux parallèles entre la poésie de József et celle de certains poètes français: Eluard en ce qui concerne la poésie engagée, Jehan Rictus pour ce qui est de l'anarchisme anti-bourgeois, Rimbaud qui comme Attila a fait son apparition dans les lettres en adolescent bruyant, gouailleur et irrespectueux, et surtout Villon "en qui se réalise, au mieux, dans le creuset d'une langue poétique à la fois puissante et délicate, directe et savante, la synthèse d'une vocation lyrique exceptionnelle et d'une vocation populaire sans cesse rafraîchie au contact le plus direct, voire le plus cru, de l'humanité quotidienne".

Avec sa finesse habituelle et son émotion à peine contenue, Rousselot analyse longuement l'évolution d'Attila József qui, après sa période d'avant-garde retourne à la poésie populaire, "à ses couleurs simples, à ses formes frustes et à ses rugueuses tendresses..." Ce faisant, il est dans la tradition de la poésie hongroise du passé, où entrent à parts égales la satire et la douceur, la mélancolie et le sarcasme, le truculence et la révolte, l'étrangeté et le bon sens matois". Il ne passe point sous silence la dernière période de la vie du poète où, dit-il, Attila crie son désespoir avec une violence tempétueuse, grinçante, shakespearienne et va jusqu'à proférer des malédictions contre la femme coupable de ne l'avoir pas aimé; c'est sur le même ton qu'il s'adresse maintenant à cette mère forte qu'il a évoquée naguère avec tant de tendresse. "Complexe d'Oedipe ?" se demande Rousselot. Comment en douter ! répond-il. Attila était d'ailleurs féru des théories de Freud dont il salua le quatre-vingtième anniversaire par un poème...

Cet aspect de la poésie d'Attila József n'est pas complètement passé sous silence dans le recueil paru en 1961, en coédition aux Editeurs Français Réunis et à Corvina. Dans les Notices bio-bibliographiques du recueil, rédigées par Miklós Szabolcsi, une rapide allusion est faite à "un malaise sournois qui le mine. Un traitement psychanalytique est essayé sans grand résultat", lisons-nous. Mais c'est seulement en 1982 dans la revue *Le Coq Héron* qu'Eva Brabant traite, pour la première fois en français, des rapports du poète avec la psychanalyse. Ainsi le lecteur français apprend que le poète a fait trois psychanalyses, qu'il était tombé amoureux de sa deuxième psychanalyste, que son troisième psychanalyste émigra aux Etats-Unis et qu'il est revenu à plusieurs reprises sur le cas de notre poète. Des documents jusque-là inédits même en Hongrie (lettres du poète à ses psychanalystes, le *journal analytique*, etc.) indiquent le rôle essentiel que la psychanalyse a joué dans la vie d'Attila József. La revue *Action poétique* avait déjà publié quelques années auparavant la traduction française de son étude *Hegel, Marx, Freud*, une tentative visant à concilier marxisme et freudisme, mais cette seule publication est insuffisante pour rendre compte de l'intense activité

théorique d'Attila József, qui ne fut pas seulement un grand poète, mais aussi un penseur dont les ouvrages, quoique fragmentaires, sur l'esthétique, la philosophie ou l'économie politique susciteraient sans doute un grand intérêt, s'ils étaient traduits...

Mais ils ne le sont pas et nous arrivons ainsi à ce que nous avons appelé au début les problèmes de la réception. En dehors des trois publications: *l'Hommage des poètes français à Attila József*, *Attila József, sa vie, son oeuvre* par Jean Rousselot et les *Poèmes choisis* édités en 1961 en coédition par les Editeurs français réunis et Corvina, en dehors aussi de quelques poèmes qui figurent dans diverses anthologies, dont l'excellent *Mes poètes hongrois* de Guillevic et les quelques revues comme *Action Poétique* ou *Le Coq Héron*, le public francophone ne dispose de rien pour se faire une idée de l'envergure d'un des grands génies de notre siècle. Il convient certes de mentionner un livre édité en français par Corvina: *Attila József, sa vie et sa carrière poétique*, mais à peu près introuvable en France, tout d'ailleurs comme les publications que je viens d'énumérer.

Mais en admettant que le lecteur francophone dispose de toutes ces publications, très peu accessibles, pourra-t-il se faire une image complète, une idée juste du poète ? Certainement pas. Les recueils de poèmes ne contiennent qu'une faible partie de son oeuvre et leur représentativité peut être sérieusement mise en doute : dans le choix des poèmes, l'accent est mis sur le militantisme du poète, sur les poèmes combattants, militants, tandis que l'aspect le plus déchirant de sa poésie reste dans l'ombre. Ce parti pris guide naturellement ses commentateurs, qui, lorsqu'ils sont hongrois, sont à l'origine même de ce parti pris. Par ailleurs, il s'agit, la plupart du temps, d'adaptations, souvent très belles, mais aussi quelques peu éloignées d'une littéralité dont la connaissance serait indispensable pour toute analyse sérieuse de l'oeuvre. Il reste donc énormément à faire. Ajoutons que la totalité de l'oeuvre du poète commence seulement à être connue en Hongrie même. Des documents très importants viennent d'être découverts dans des conditions mal élucidées et qui remettent en question ses rapports avec la psychanalyse ou le parti communiste hongrois; la publication de ces documents, assortis de commentaires philologiques est en préparation et le volume portera un titre provocateur: *Attila József, cet inconnu*. Des chercheurs hongrois travaillent à rétablir la vérité sur le poète, et leurs efforts ne manqueront de se répercuter sur la réception du poète en France et dans les pays francophones.